



The last Supper

(première partie)

« L'heure viendra même où qui vous tuera
estimera rendre un culte à Dieu. »

Jean, 16, 2

Gérard Gromer

6 décembre 2015

Dans le quartier des Halles – l'une des portes d'entrée dans Paris –, des gens, toutes catégories sociales confondues, se répandaient dans les bistrotts, les cafés, sur les terrasses pour échanger, discuter, partager, se rencontrer, se moquer, provoquer et s'interpeller d'une table à l'autre. Les conflits de classe étaient mis entre parenthèses. La langue française vivait, pulsait, avait des couleurs. Il y avait dans ce labyrinthe de rues sans Minotaure beaucoup à boire, à manger, à souper. Puis Pompidou est venu, et brutalement, a tiré sur la nappe. Quand aujourd'hui j'évoque les Halles d'avant la table rase et le grand assèchement, les Halles de Baltard, ses pavillons de verre et de fer, je pense à Rimbaud : « Jadis, si je me souviens bien, ma vie était un festin où s'ouvraient tous les cœurs, où tous les vins coulaient. » La destruction des Halles était le fait du prince. Pompidou redoutait la possibilité d'un nouveau Mai 68 fomenté depuis cet arrondissement où rôdaient la contestation, le mauvais esprit et où une faune bizarre avait retrouvé les pouvoirs de l'imagination, heureuse de se sentir exister sous un ciel sans couvercle. Ce ne sont pas les architectes opportunistes et timorés, ni les médiocres urbanistes appelés à l'aide pour donner le change, réparer, cicatriser, redonner une âme à ce quartier à jamais sinistré qui feront oublier la dévastation qui a régné en ces lieux.

D'autres portent ouvert un passage au cœur de Paris. Vous pouvez passer par la Seine, par la Défense et son quartier d'affaires. Mon sésame, celui qui me livre la ville-monde, la ville aux soixante-treize (?) nationalités donne sur le XI^e arrondissement. C'est là que ça se passe, c'est dans les bars, les cafés, les bistrotts, les terrasses du Nord Est parisien que le monde rencontre le monde et que la mondialisation se cherche. Elle a des allures de village mais c'est bien du côté du métro Oberkampf et de ses environs, du côté de la rue Charonne ou de la rue Bichat que j'enregistre les prémices d'une nouvelle modernité.

Parmi les habitants de ces quartiers, les plus nombreux sont les descendants de ceux qu'on appelait autrefois les « bobos ». Ils ne sont plus nomades ni tout à fait sédentaires. Leur façon d'aborder la vie et d'occuper le temps libre ne laisse pas indifférent, et il n'y a pas que les puritains, les intégristes ou la presse people qui les vilipendent. J'observe les cafés, toujours pleins. Ils accueillent une population qui adore se poser, prendre le soleil en terrasse, boire des bières, fumer des joints, vivre l'instant, discuter, draguer, s'embrasser en public. Ici les gens sont jeunes, s'habillent en mélangeant recherche et désinvolture, et je me dis que leur éducation a été soignée et que la mondialisation, c'est ici qu'elle est en marche, avec ces individus qui désormais appartiennent à plusieurs cultures, ont une vie dans plusieurs pays, des points de chute et des possibilités de repli dans les métropoles et des grands-parents originaires de régions improbables. Certains ont un nom arabe, du sang juif et confessent un néo-catholicisme post-moderne, purgé de sa « morale sexuelle idiote ». Curieusement, la langue que j'entends est moins le *globish* anglo-saxon parlé dans les grandes villes européennes que ce français de base, appris on ne sait comment, ce français de la rue, débarrassé de ses pesanteurs familiales, qui tient en six-cents mots, ces fameux six-cents vocables dont se satisfont – si on suit Georges Dumézil – les peuples sans écriture.

Après le drame survenu début janvier 2015 à Charlie Hebdo, Paris s'est appelé Charlie et c'est tout le XI^e arrondissement qui s'est réveillé sous le feu des projecteurs. Les victimes, pour la plupart, étaient des caricaturistes qui

cherchaient à maintenir, dans un esprit de drôlerie et d'impertinence, une ligne anarchiste et anticléricale très française, mais qui perdait du terrain. Je voyais en eux des intellectuels cultivés, intelligents, gentils, comme Cabu, qui s'affichaient avec des femmes ravissantes, aussi intelligentes et cultivées qu'eux. Ils faisaient partie de ces artistes, de ces intellectuels qui aimaient faire les cons. Ils considéraient qu'une énorme connerie était préférable à l'esprit moyen. Qu'elle possédait parfois, comme l'avait affirmé Tristan Tzara, des éclairs de génie, alors que l'intelligence était parfois capable de très grosses bêtises.

Avec le déchaînement de violence gratuite que Paris a connu le 13 novembre, qui visait ce que nous sommes et nous paralysait de stupeur, le XI^e arrondissement devenait pour longtemps – alors que l'air, à la sortie du métro Oberkampf tremblait encore et sentait le sang et la poudre – le quartier de la génération Bataclan. Il existe une France crispée, agressive envers tout ce qui est différent, qu'on sent disposée à prendre, par peur de la mondialisation, le chemin de la régression nationaliste. Et une France qui se meut dans un monde globalisé, qui veut tenir son rang parmi les pays industrialisés, une France qui s'agite, calcule, consomme, s'adapte, y compris aux nouvelles consonnes de la langue ; une France à l'image de la population qui évolue entre Charlie Hebdo et le Bataclan, qui gagne assez pour se sentir bien, dépense beaucoup d'énergie mais cherche avant tout le bien-être et les facilités de la vie.

Les terroristes agissent toujours par surprise. En une seconde, tout devient tout à coup dangereux. Des massacres de masse, certes, il y en a toujours eu, ils se répètent à travers les siècles, mais cette fois l'atroce répétition s'est produite ici, et elle a lieu dans le réel. Par ailleurs, être sur le qui-vive, c'est facile à dire. Le terroriste ne prévient pas. Soudain il vous dévoile l'abîme, et vous vous jetez face contre terre. La terreur c'est ça. Elle vous engloutit et les rescapés sont rares qui la surmontent. Vous vous demandez, en regardant les passants qui titubent comme des spectres sans abri : qui est vivant, qui est mort, et où sont-ils allés, ceux qui ne sont plus ?

Avant que l'on nomme les victimes et que résonnent dans la cour des Invalides leurs noms et prénoms, égrenés lentement, d'un ton égal, face à des événements qui vous ont laissé sans voix et un destin qui vous dépasse, des journaux comme *Libération* publiaient la suite, étalée sur plusieurs numéros, des photos d'identité avec le panégyrique des cent trente morts du Bataclan, du Carillon, du Petit Cambodge. J'ai regardé les visages, j'ai lu les textes. J'ai été bouleversé. C'étaient des victimes nées dans les années 1980-1990. Ils aimaient sortir, se divertir, avaient des goûts de grands enfants, mais leur horizon n'était pas limité au Bataclan ou au Stade de France. Ils étaient diplômés, créatifs, attentifs aux innovations. Ils œuvraient dans la publicité, le design, la culture, les nouvelles technologies, les nouveaux savoirs. Ils aimaient ce qu'ils faisaient, avaient acquis de nouveaux repères et avaient une place à défendre dans l'économie mondiale.

Le drame de Charlie Hebdo a rencontré de la compréhension auprès d'une minorité choquée par le blasphème et quelquefois de l'approbation. Le djihad a, paraît-il, 200 000 sympathisants en France. Mais qui peut accepter la tuerie déclenchée au cœur battant de Paris par des créatures conditionnées, en état de mort spirituelle ? Le vendredi 13 novembre a suscité peur, effroi, colère, mais aussi, très vite, de la révolte, de la résistance, à défaut d'une révolution culturelle. Les djihadistes ne gagneront pas. Les démocraties de marché, qui passent pour corrompues et pusillanimes, ont une résilience que les fondamentalistes méconnaissent.

Après les événements de novembre, les médias, beaucoup de politiques ont voulu nous faire croire qu'il y avait, d'un côté, nos démocraties occidentales, de l'autre, une internationale de la terreur. Si les islamistes radicaux, qui ont pour maîtresse la mort et pour ennemi l'humanité, se font connaître à travers des massacres de masse spectaculaires, d'autres organisations, chacune à son rythme, travaillent à l'anéantissement de la vie : les économies perverses et mafieuses, l'intégrisme financier, l'arraisonnement de la nature, la grande

distribution, et toutes les formes d'exploitation, d'asservissement, de soumission, de servitude volontaire. La mort gagne là où le lien social se défait, où l'amour a disparu, où les gens vivent sans espérance. Elle s'insinue dans la vie quotidienne, transforme les êtres avant l'heure, capte les corps où la routine s'installe, où l'émotion et le sensible sont formatés, où la parole se fige en stéréotypes, éléments de langage, langue de bois.

En 1945, des voix s'étaient élevées – Blanchot, Adorno – pour proclamer qu'il n'était pas possible, après la Shoah, d'écrire, produire de la musique, de la poésie, des images, comme avant. Que l'art devait se mesurer avec les formes extrêmes de l'horreur. Après le 13 novembre, qu'a-t-on entendu ? Les Français étaient invités à sortir, à montrer qu'ils ne se laissaient pas intimider. Mais dehors, toujours les mêmes affiches. Les caricaturistes étaient un peu moins bons, les philosophes étaient partis en croisière, et les bien-pensants se débarrassaient de leur angoisse et de leur effroi en retrouvant à la télé ou en salles, pour les abrutir, les mêmes humoristes jetables, les mêmes divertissements idiots, la même insignifiance.

La génération Bataclan était une génération en marche. Elle avait un but, une ligne d'arrivée dans la tête. La précarité, elle l'avait expérimentée et savait que ça pouvait vous prendre à peine quelques jours pour dégringoler. Beaucoup vivaient dans le souvenir d'un arrachement qui s'éprouve au départ de toute migration. Mais cette population avait fini par ignorer qu'elle était fragile, menacée. Elle s'était enfoncée dans le bien-être, le confort, était restée à la surface des choses en s'habituant à passer sous silence ce qui était réellement grave et important. René Girard, qui savait regarder en face les périls, et avait durablement éclairé le territoire où se joue la compréhension du monde menaçant et menacé qui est le nôtre, nous a quittés neuf jours avant les événements de novembre. Dans *Achever Clausewitz*, son ultime essai, il expliquait que la facilité de vivre dans nos sociétés avait éteint les dernières lumières de l'esprit. C'est avec inquiétude qu'il voyait se profiler, facilitée par une consommation qui endort et anesthésie, la menace d'un déchaînement de

violence que les humains n'arrivent plus à contrôler. Je pensais à la génération Bataclan en lisant dans Girard les descriptions de ces individus désintellectualisés, dépolitisés, prisonniers des écrans, des habitudes du numérique, des nouveaux moyens techniques d'immersion conçus pour pénétrer un peu plus l'imaginaire. Comment peut-on résister au fanatisme, aux fondamentalistes, aux aspects négatifs et destructeurs de la globalisation, si on ne prend plus le temps de lire ? Ou qu'on lit des yeux, et qu'on picore, qu'on clique, qu'on zappe ?

Pourquoi le Bataclan ? Que représente cette salle pour le public des habitués ? Je connais le Bataclan, j'y vais parfois. La première fois, c'était pour un concert d'Anthony Braxton, une star de la scène new-yorkaise. J'étais assis derrière Serge Daney, le critique le plus engagé des *Cahiers du Cinéma*. Braxton, après sa prestation, m'accueillit dans sa loge avec un : « Bonjour, Monsieur Gromer, le beaujolais nouveau est arrivé ». Au Bataclan j'ai vu Alice Cooper, ses collants troués, son boa multicolore, dans un environnement de grand guignol. J'ai découvert Marilyn Manson, jouant les méchants, et ses injonctions : « Y hate love, y love hate ! » Je ne retiens pas tous les noms, c'étaient des mégastars du rock planétaire, Hard, Death Metal, Krautrock, Horror rock. Certains groupes passaient, dit-on, des messages subliminaux. Ai-je vu Five Finger Death Punch ? Les Morbid Angel ? Les Electro Chair ? Je me souviens de chanteurs cagoulés, bottés, tatoués, torse nu ; de sylphides blondes en robe longue de velours écarlate, récitant d'obscures litanies ; de silhouettes faméliques, pulsion d'emprise dans la mâchoire et collier d'os au cou ; de mecs avec des gilets en peau de bête, d'autres dans de longs manteaux de cuir marron, s'avançant vers le bord de la scène et fixant le public. J'ai en tête et dans les oreilles des batteurs en transe, des trompettistes survoltés, des guitaristes défoncés ; des improvisations au larsen, un déchaînement électrique, et un public, debout dans tous les coins, prêt à sauter dans le vide.

Ma première rencontre avec le mouvement punk, c'était au Bataclan avec The Damned, un groupe anglais. Pour moi, un vrai télescopage. Dante, lorsqu'il

ouvre les portes de l'enfer, est submergé par un « fracas tournoyant ». Ce tournoiement m'est arrivé en pleine figure. The Damned m'avait mis les tympans à feu et à sang, mais c'étaient surtout les lumières qui tournoyaient, les spots, les projecteurs, les rayons laser. Tandis que sur scène les corps se tordaient, on aurait dit des marionnettes tétanisées par l'acide et qui, sous mes yeux, s'effaçaient, happées par les fumées et désintégrées par le tranchant accéléré d'un effet stroboscopique toujours aussi efficace, même si la recette est archi datée.

Avec le recul, ces mises en scène de l'infériorité me font rire. Mais ces musiques de théâtre continuent de parler de l'enfer. Le mot est tombé en désuétude mais c'est une ruse du diable. Au Bataclan, ce qui se donne en spectacle, c'est du démoniaque à l'ancienne. Mais c'est pour dire que, oui, la société est un enfer, un enfer assourdissant, industriel, planétaire. Le public, au coude à coude dans une salle surchauffée, en phase avec ce qui se joue de vicieux et de tordu sur scène, ne cache pas son attirance pour le mal et son goût pour la mort anonyme. Dès ma rencontre avec The Damned, je sentais que ce genre de musique-spectacle, énorme, grimaçant et *destroy* pouvait exprimer, représenter et préfigurer les ordres et les désordres à venir. Il y a dans la plupart de ces performances plus de bruit que de musique. Mais la musique est bien là, elle agit sur les nerfs, occupe l'esprit, longtemps après le concert. Car sans la musique – même celle qui explore les limites –, la vie, disait Nietzsche, est une erreur. Daech, dans un accès de démence, s'est débarrassé de la musique. Un imam, à Béziers, enseigne qu'elle est réservée aux singes et aux cochons. La démonstration est faite : Daech et l'islam radical sont des erreurs.

(à suivre)